

Catherine Henri

Libres cours

la langue, l'exil

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

RETOUR

Le train vibre dans mon dos. Derrière mes paupières, le paysage qu'on voit de la terrasse que je viens de quitter, plus tout à fait persistance rétinienne – et pourtant, il me semble que je pourrais presque compter le nombre de cyprès sur le dos de la colline – pas encore souvenir.

Après-demain, il va falloir commencer par faire ôter les casquettes, éteindre les portables, éteindre vraiment, même pas de position vibreur ; faire débrancher les consoles de jeux et les baladeurs. Il faut ne jamais s'être (enfin) endormie en écoutant de la musique pour ignorer qu'avoir des écouteurs dans les oreilles empêche peut-être d'entendre les autres mais surtout soi-même, son inquiétude, sa souffrance, ses désirs. Si mes élèves

ne veulent ou ne peuvent pas les entendre en eux, comment leur enseigner la littérature ?

Les vibrations ont cessé; après une lente glissade un peu chaotique le train s'est arrêté, à une frontière sans doute. Pourquoi est-ce que j'éprouve une légère inquiétude ?

Je suis adossée aux mille et un livres de ma bibliothèque comme à mille et un mystères. Ils ne me donnent aucune certitude, mais ils sont pourtant ma seule autorité. Une bibliothèque mouvante derrière mon dos, comme la banquette de ce train en train de repartir.

Quelque chose a changé en quelques années : lorsque je – nous demandions aux élèves la lecture d'une œuvre, majoritairement ils s'exécutaient, avec – plus ou moins de – mauvaise humeur ; même si quelques-uns n'arrivaient pas jusqu'au bout. Puis, beaucoup se sont mis à tricher, à lire seulement le résumé sur internet. L'an dernier, certains ne faisaient même plus semblant, rendant copie blanche le jour du contrôle. Je me souviens de Justin qui s'est justifié d'un : « Les livres, ça n'existe plus », sans agressivité dans la voix, ni désir de provocation, comme s'il s'agissait d'une évidence dont les professeurs seraient, paradoxalement, ignorants. Il faut, dans ces cas-là, une totale absence de narcissisme

RETOUR

pour répondre avec justesse, sans se laisser entraîner par le ressentiment, ou l'angoisse.

Mes compagnons de voyage dorment depuis longtemps. Je rallume la petite lumière au-dessus de ma tête et reprends mon livre, un de ces livres qu'on peut lire par intermittence, fragments, maximes, poèmes, toutes formes alphabétiques, et qu'on peut reposer sans frustration quand on croit que le sommeil commence à venir.

Professeur n'est peut-être pas un métier, mais un état, un état d'éveil et d'incertitude à la fois. Les certitudes, ce sont mes élèves qui les ont, ou croient les avoir, se soutiennent de les avoir, certitude d'une langue qu'ils disent « vraie », de la jouissance que donnent les objets, de la nécessaire immédiateté de la satisfaction de leurs désirs.

Quelquefois, tentation d'être un spécialiste, de n'importe quoi, du Groupe Mu, de la déconstruction de l'alexandrin au début du xx^e siècle, de l'usage du point-virgule chez Bossuet, de Vico encore, d'être un savant, de s'abandonner à la délicieuse quiétude de l'enfermement érudit. D'abandonner mes élèves à leurs monosyllabes, à leurs fétiches. De faire le programme, méthodiquement, aveuglément. Sans états d'âme.

De transmettre un savoir qui serait comme un mur, qui renverrait indifféremment de la condescendance, des jugements sans appel, de bonnes et de mauvaises notes ; contre lequel on ne pourrait que se cogner. Mais la littérature n'est pas un mur auquel on s'adosse. Un livre qu'on a lu deux fois à vingt ans d'écart n'est plus le même livre (étonnement d'une nouvelle lecture de *La Chartreuse de Parme*, récemment, comme si je ne l'avais jamais lu, alors que l'histoire et bien des détails étaient encore présents à ma mémoire). Comment transmettre ce qui n'est pas seulement démodé, inactuel, mais fragile, mouvant, ce qui ne cesse de se métamorphoser dans le temps des lectures ?

Le rythme du train ralentit, très longs virages comme si on suivait les méandres d'un fleuve invisible, couchette qui tangué un peu.

Quelles classes vais-je découvrir, après-demain, quel regroupement imprévisible de sujets vulnérables qui feront alliance pour se soutenir de leurs faiblesses et épuiseront leurs forces à résister, comme dans un même mouvement, à l'adversité et au savoir ? Et d'où me viendra la force de leur faire désirer autre chose que ce qui est désigné comme désirable, sinon de mon propre désir,

RETOUR

c'est-à-dire de mon entêtement et de mes doutes tout à la fois ?

Chaque fois que je rencontre une classe, je sais que du nouveau va advenir. Que je vais devoir être attentive à l'éphémère, à l'évanescant, à ce qui passe de fugitif, de fragile, dans les mots des élèves ou dans leur silence, dans leur regard, dans leurs gestes.

Après-demain, j'irai à leur rencontre, comme dans l'incipit de *Jacques le Fataliste et son maître*, où Diderot se joue des attentes convenues de son lecteur, s'amuse à décevoir avec une souveraine impertinence. Mais l'insolence de ce début – à prendre au sens étymologique, ce qui ne se fait pas, ce à quoi on ne s'attend pas – laisse ouvertes toutes les portes et permet d'entrevoir les questions qu'on ne se pose jamais, celles que l'éréthisme de la vie empêche de se poser.

Comment s'étaient-ils rencontrés ? Par hasard, comme tout le monde. Comment s'appelaient-ils ? Que vous importe ? D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils ? Est-ce qu'on sait où on va ? Que disaient-ils ? Le maître ne disait rien...

Du moins, au début.

BOUBACAR OU *LES FÉES*

Boubacar est un élève de première au physique imposant, un garçon sérieux, un peu bourru, et absolument muet ; il ne peut guère en être autrement. Depuis le début de l'année, il tient fermement entre ses lèvres serrées un long bâton fin et pointu, une sorte de cure-dent démesuré qu'il fait passer d'un coin de la bouche à l'autre, dans un mouvement rapide et incessant. En classe, dans la cour, dans la rue.

Sur ce à quoi les élèves occupent leur bouche, hors parler, le règlement intérieur du lycée est aussi muet que Boubacar. La cigarette n'est permise qu'en dehors de l'enceinte du lycée bien sûr ; mais les bâtons de sucettes (besoin de sucre, reste d'enfance, substitut de

cigarette)? et les chewing-gums? Le professeur est seul juge, plus ou moins tolérant, qui peut les interdire tout à fait ou un peu (on peut interdire « un peu » en dépit de ce que pourraient dire les grammairiens). C'est en général mon attitude. Je tolère les chewing-gums triturés avec discrétion, bien calés entre deux molaires, mâchoires quasi immobiles, mais ni les bulles, ni les mâchouillis bruyants, ni la matière qui dépasse.

Mais ce bâton pointu? Dès les premiers jours, la vue de cette longue aiguille de bois dans une bouche à la fois agressive et agressée, car il finit par se piquer, et saigner légèrement, m'a pétrifiée. Mais il me semble avoir soupçonné immédiatement, sans réflexion, pure intuition, que cette bouche cousue avait de bonnes raisons de l'être; qu'il ne pouvait y avoir dans cette mimique insolite et violente que quelque chose d'absolument vital.

Un de mes collègues entame avec Boubacar un interminable bras de fer. Il essaie de lui imposer d'y renoncer en classe, demande sans résultat des explications; le punit, sans succès. Un matin d'automne, excédé, il tente une ultime injonction qui provoque un accès de violence furieuse et inattendue chez un

élève apparemment si calme. Coups de pied dans la table renversée, dans la porte, poings tendus vers le professeur ; la bouche enfin ouverte déverse une bordée d'injures, de hurlements interminables et incompréhensibles dans les couloirs, les escaliers. Boubacar sort du lycée en courant.

Je suis convoquée au conseil de régulation quelques jours plus tard et ouvre son dossier dans le bureau de la conseillère d'éducation. Boubacar vit dans un foyer, il n'a jamais connu son père. L'année précédente, sa mère s'est mariée, a mis au monde un enfant, après l'avoir abandonné comme on se débarrasse d'un souvenir encombrant. Il a dix-sept ans, il peut se débrouiller tout seul.

Pas assez de culture analytique pour savoir si cela existe, quelque chose comme un doudou agressif, un doudou dur. *Mais j'ai suffisamment cherché avec fébrilité dans les endroits les plus invraisemblables cet objet transitionnel au moment d'emmener mon fils à la crèche pour comprendre sa signification.*

J'ai obtenu que Boubacar ne soit sanctionné que de trois jours d'exclusion. Et négocié avec lui et mon collègue. Boubacar pourra garder son aiguille de bois dans

la bouche, mais il se mettra tout au fond de la classe, aussi loin que possible des regards. Naturellement, il a refusé toute aide médicale ou psychologique.

Un peu plus tard, j'ai étudié *Les Fées* de Perrault dans la classe de Boubacar. Un des textes littéraires les plus subtils et retors que je connaisse sur l'oralité.

Il y avait une fois une veuve qui avait deux filles ; l'aînée lui ressemblait si fort d'humeur et de visage, que qui la voyait voyait sa mère. Elles étaient toutes deux si désagréables et si orgueilleuses qu'on ne pouvait vivre avec elles. La cadette, qui était le vrai portrait de son père pour la douceur et pour l'honnêteté... etc.

La cadette ne doit cesser de travailler à la cuisine – telle Cendrillon ou Peau d'âne – et d'aller chercher de l'eau à la lointaine fontaine. Elle y fait la rencontre d'une vieille femme et lui donne à boire. C'est bien sûr une fée déguisée qui lui fait le don, pour son « honnêteté », qu'à chaque parole qu'elle dira, il lui sortira de la bouche une fleur ou une pierre précieuse. Devant ce prodige, la mère envoie l'aînée à la fontaine, mais celle-ci se montre brutale envers la fée qui s'est cette fois métamorphosée en princesse et le don qu'elle reçoit est qu'à chaque parole

qu'elle dira, il lui sortira de la bouche un serpent, ou un crapaud. La mère accuse injustement la cadette de la disgrâce de sa fille préférée et la chasse ; mais dans la forêt, elle rencontre un prince qui, considérant que le pouvoir de vomir des pierres précieuses vaut mieux que toutes les dots, l'épouse. L'aînée se fait tant haïr qu'elle est finalement chassée et s'en va mourir au coin d'un bois.

Le conte fonctionne évidemment sur des parallélismes et des oppositions. Entre l'aînée et la cadette, l'une portrait de la mère, l'autre du père, l'une aimée, l'autre rejetée, l'une désagréable et brutale, l'autre douce et honnête. Il y a deux rencontres à la fontaine, avec une pauvre femme et une princesse, deux conduites contraires : attention à l'autre, politesse contre orgueil et impolitesse. Deux dons qui sont d'ailleurs doubles : crapauds *et* serpents contre fleurs *et* pierres précieuses. Deux séjours dans la forêt. Deux destins contraires. Et même deux morales en vers.

Le conte, par bien des aspects, rappelle d'autres récits de Perrault, ne serait-ce que par celui-ci : comme dans *Le Petit Poucet*, on y assiste à la revanche du cadet sur l'aîné, du faible sur le fort, du moins aimé sur le plus

aimé. Et cela parce qu'il a des compétences particulières. Reste la question : laquelle ici ?

Qu'est-ce qui différencie la cadette de l'aînée ? La réponse est évidente : c'est le langage. Les adjectifs qui qualifient les deux sœurs nous mettent sur la voie. La cadette est « honnête ». Nous sommes au xvii^e siècle : il ne s'agit évidemment pas là d'une qualité morale, mais sociale. « Honnête » signifie courtois, civil, conforme aux bienséances, aux convenances, affable, de conversation agréable. L'aînée est « désagréable », « brutale », mot qui connote la violence et, encore à cette époque, la brute, c'est-à-dire la bête, l'animal.

Ce qui met le langage au cœur de ce conte, c'est évidemment le don de la fée. Ce don relève ici de la simple métaphore, ou plutôt de l'allégorie. Ce qui sortira de la bouche des deux filles, fleurs et pierres précieuses pour l'une, serpents et crapauds pour l'autre, ne fait que figurer la qualité des mots qui sortent de cette bouche. Elle ne fait que rendre visible et multiplier la séduction langagière de la cadette et renforcer les effets de répulsion engendrés par le langage de l'aînée.

La leçon est claire, et comme toujours chez Perault, une leçon bien plus sociale que morale. La

cadette, qui est polie, deviendra princesse, c'est-à-dire sera récompensée par un statut dominant. Le beau langage assure la promotion sociale, et le mariage, sinon l'amour. L'aînée, la brutale, prend figure de sorcière, de réprouvée, et va finir dans la solitude au coin d'un bois, espace de la bestialité, de la sauvagerie, qui renvoie à son langage.

La fée n'est donc que cela : moins l'instrument capricieux d'un destin que la figure du verdict social en tant qu'il sanctionne ou récompense la qualité du langage.

Mes élèves sont toujours sensibles à la leçon du conte. Son étude vaut toutes les leçons toujours un peu moralisantes sur les registres de langue. La politesse, le beau langage, n'y apparaissent pas comme une sorte de vertu arbitrairement réclamée par des adultes rigides mais comme une exigence et une chance sociale, et l'impolitesse, la brutalité verbale, comme un risque social. Malgré le passage des siècles, l'apologue reste vrai, du moins partiellement.

Pendant on ne peut en rester là. Il y a autre chose dans cette histoire qu'une simple leçon de politesse réaliste et presque cynique. *Mais là, je cours peut-être*

le risque de la surinterprétation. Risque auquel je résiste rarement.

Il faut reprendre le détail des dons de la fée. Fleurs et pierres précieuses, serpents et crapauds. J'ai du mal à croire que ces objets aient été choisis au hasard. « Fleur » se dit en rhétorique d'un ornement poétique. Et la pierre précieuse, particulièrement le diamant, ou la perle, cités dans le conte, renvoient parfois par métaphore au dernier vers du sonnet qu'on appelle communément la pointe. Par ailleurs, il y a dans la peinture au moins une représentation très connue d'une femme dont la bouche expulse un long chapelet de fleurs : la nymphe Chloris enlacée par son époux Zéphyr, le vent d'ouest, sur la droite du *Printemps* de Botticelli, et qui apparaît aussi dans la *Naissance de Vénus*. Chloris en grec, comme son nom latin, Flore, l'indique, possède bien sûr l'empire sur les fleurs. Mais elle est aussi associée au mois de mai et à la poésie.

Quant aux serpents et aux crapauds, qui renvoient banalement à la sorcellerie, ce sont surtout des animaux qu'on associait au xvii^e siècle aux lieux humides, aux marais, espaces avant tout mortifères, à cause des fièvres qu'ils provoquaient. Versailles, Saint-Cyr, Marly

(« repaire de serpents et de charognes, de crapauds et de grenouilles », dit Saint-Simon), sont des espaces conquis sur des marécages, où mouraient des milliers de paysans avant leur aménagement royal. Les bassins, les cascades, les fontaines, la machine de Marly, où coule une eau vive, sont une prise de pouvoir sur l'espace, sur la nature, mais aussi une victoire sur la mort.

L'opposition tapie au cœur du texte serait peut-être, plus profondément que celle de la politesse, de la civilité contre la brutalité, celle de la poésie contre la mort.

Le langage de la cadette ne serait pas seulement civil, poli, mais aussi fleuri, riche, poétique. On voit que le don de la soi-disant *fée* relève bien de la métaphore. Reste à savoir évidemment d'où lui vient cette compétence poétique. De son père mort ? De l'absence d'amour de la mère ? De ses interminables allers et retours à la lointaine fontaine (il faudrait aussi parler de cette fontaine...) ? Elle est évidemment, dans l'histoire, celle qui souffre, qui souffre de manque d'amour, et aussi celle qui marche, qui se déplace (*métaphorè* signifie transport, en grec).

Sur ce qui destine l'aînée à la mort, on peut être plus timoré. J'ai simplement le soupçon que cela a à voir avec le face à face narcissique avec sa mère.

On entend peu parler la cadette dans le conte, mais une de ses phrases retient l'attention : elle appelle la pauvre femme qui lui demande à boire « ma bonne mère ». Étrange formulation, et qui ne relève pas seulement de la politesse, parce qu'il s'agit d'une figure. Par ce déplacement, cette métaphore, je ne sais si on peut parler de transfert, elle révèle la vérité de la nature de la fée, qui est évidemment sa mère rêvée, aimante, par opposition à sa mauvaise mère réelle.

J'aurais aimé pouvoir raconter, dans une conclusion en forme de happy end, que Boubacar a cessé de se blesser, de se mortifier, et a fini par écrire des poèmes. Mais non. Il a seulement terminé l'année en faisant un peu moins souvent saigner sa bouche et en posant parfois son bâton pointu sur la table, quand il avait quelque chose à dire sur les textes que nous étudions, ce qui a fini par lui arriver.